

ÉCRIRE LE SOI À L'ÂGE DE LA POST-VÉRITÉ. DE LA COGNITION « 5 E » À LA SOLIDARITÉ DÉMOCRATIQUE : UNE GRILLE CONCEPTUELLE POUR THÉORISER L'AUTOTHÉORIE

Diana MISTREANU¹ 

Article history: Received 2 November 2024; Revised 25 February 2025; Accepted 6 March 2025; Available online 25 March 2025; Available print 30 April 2025.

©2025 Studia UBB Philologia. Published by Babeş-Bolyai University.



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-NoDerivatives 4.0 International License

ABSTRACT. *Writing the Self in the Age of Post-Truth. From “5 E” Cognition to Democratic Solidarity: A Conceptual Framework for Theorising Autotheory.*

The notion of autotheory raises numerous conceptual questions regarding not only the epistemic shift it claims, whereby lived experience becomes a source of theorisation, but also about its roots and intellectual history, its characteristics and ambiguous status, and its apparent rejection of the notion of literary genre. This article proposes a conceptual framework for theorising autotheory, based on an autotheoretical corpus coming from French, as well as Spanish, Italian, Romanian and Québec Indigenous literatures. We suggest that it is necessary to analyse autotheory in its relation to the post-truth era, and to examine its cultural history and cognitive dimensions. Taking a step beyond Fournier's assertion that the history of autotheory merges with the history of feminism, we show that autotheory and post-truth have a common intellectual root, namely postmodern thought, which they nevertheless revive in diametrically opposed ways, with notably antithetical projects in terms of their relationship to democracy. We then show that the autotheoretical “self” corresponds to the “5 E”

¹ **Diana MISTREANU** est docteure ès lettres de l'Université du Luxembourg et de l'Université Paris-Est. Elle est actuellement chercheuse postdoctorale et candidate à l'obtention de l'habilitation à diriger des recherches à l'Université de Passau. Elle s'intéresse à la littérature et à la théorie littéraire et narrative dans une perspective interdisciplinaire. Ses articles ont paru, entre autres, dans *Dalhousie French Studies*, *Fixxion* et *SubStance*. Elle a notamment publié un volume collectif coédité avec Marina Ortrud M. Hertrampf, *Langue(s) et espaces dans les xénographies féminines en français* (AVM, Munich, 2024), un autre volume collectif coédité avec Sylvie Freyermuth, *Explorations cognitivistes de la théorie et la fiction littéraires* (Paris, Hermann, 2023) et une monographie sur la représentation de l'activité mentale dans l'œuvre d'Andreï Makine (*Andreï Makine et la cognition humaine. Pour une transbiographie*, Paris, Hermann, 2021). Courriel : diana.mistreanu@uni-passau.de.

model of the mind theorised by the cognitive sciences (embodied, embedded, enactive, extended, and emotive or, according to another model, ecological). Finally, we propose an enactivist account of autotheory, showing that its inherent goal is to act upon the world, thus revisiting the notion of *phronesis* in order to elicit actions leading to democratic regeneration. We conclude by proposing a preliminary but more nuanced definition of autotheory as a literary genre.

Keywords: *autotheory, post-truth, enactivism, postmodernism, 5 E cognition, phronesis*

REZUMAT. A scrie despre sine în epoca post-adevărului. De la modelul „5 E” al minții umane la solidaritatea democratică: un cadru conceptual pentru teoretizarea autoteoriei. Noțiunea de autoteorie ridică numeroase întrebări conceptuale cu privire nu numai la mutația epistemică pe care o presupune, și prin care experiența trăită devine o sursă de teoretizare, ci și la rădăcinile și istoria ei intelectuală, la caracteristicile și statutul său ambiguu și la aparenta ei respingere a noțiunii de gen literar. Acest articol propune un cadru conceptual preliminar pentru teoretizarea autoteoriei, bazat pe un corpus autoteoretic provenind din literatura franceză, dar și spaniolă, italiană, română și autohtonă din Québec. Sugerăm că este necesar să analizăm autoteoria în relația sa cu epoca post-adevărului, precum și să-i examinăm istoria culturală și dimensiunile cognitive. Făcând un pas dincolo de afirmația lui Fournier conform căreia istoria autoteoriei se contopește cu istoria feminismului, arătăm că autoteoria și post-adevărul au o rădăcină intelectuală comună, și anume gândirea postmodernă, pe care totuși o readuc în actualitate în moduri diametral opuse, cu proiecte antitetice în ceea ce privește relația lor cu democrația. Arătăm apoi că „sinele” autoteoretic corespunde modelului „5 E” al minții umane teoretizat de științele cognitive (în engleză, *embodied, embedded, enactive, extended* și *emotive* sau, conform unui alt model, *ecological*). Oferim în cele din urmă o descriere enactivistă a autoteoriei, arătând că scopul său inerent este de a acționa asupra lumii, actualizând astfel noțiunea de *phronesis* pentru a suscita regenerare și solidaritate democratică. Propunem în concluzie o definiție preliminară însă nuanțată a autoteoriei ca gen literar.

Cuvinte-cheie: *autoteorie, post-adevăr, enactivism, postmodernism, cogniție „5 E”, phronesis*

Introduction : l’autothéorie par-delà l’histoire du féminisme

Si la notion d’autothéorie, désignant un mélange d’écriture de soi et de théorisation dans les arts visuels ou la littérature, est entrée dans le vocabulaire de la théorie littéraire notamment grâce à la monographie de Lauren Fournier (2021), elle n’a pas encore de définition stable, comme le souligne Maria Gil

Ulldemolins (2023). Qui plus est, la pratique autothéorique a des sources intellectuelles plus anciennes et pose des questions qui constituent l'objet d'un nombre grandissant de travaux, recelant aussi, en même temps, des problématiques qui n'ont pas encore été formulées. Ainsi Fournier enracine-t-elle l'autothéorie dans les mouvements féministes, posant un signe d'équivalence entre l'histoire du féminisme et celle de l'autothéorie. Elle définit cette dernière comme un « élan » (2021, 1), l'analysant dans une perspective intermédiaire et se gardant d'amener le débat sur le territoire du genre (littéraire ou artistique) – sans doute en raison du caractère éclectique de l'autothéorie, mélangeant des genres et des catégories que l'histoire culturelle occidentale a traditionnellement séparés (l'écriture de soi et la théorie, et partant, l'émotion et la raison, l'expérience intime et corporelle et la réflexion philosophique). En outre, l'autothéorie pose aussi des problèmes de différenciation d'autres pratiques similaires, notamment celles de l'autofiction et de l'autosociobiographie, en l'absence de critères clairs qui séparent les trois, et en raison des porosités qui existent parfois entre elles. Le présent article se propose de contribuer à la discussion sur « la théorie de l'autothéorie » (Wiegman 2020), posant le débat à la fois en dehors et au-delà des propositions de Fournier. Car, s'il est vrai que l'histoire du féminisme est autothéorique, dans le sens où les théories féministes sont enracinées dans ce que Simone de Beauvoir appellera « l'expérience vécue » (1949), comme le montrera aussi Sara Ahmed dans *Living a Feminist Life* (2017), l'autothéorie possède des racines qui englobent et dépassent les mouvements féministes. Ainsi, pour mieux comprendre l'autothéorie, son héritage et son projet, nous considérons qu'il est essentiel de se pencher sur trois dimensions qui la façonnent et la définissent, à savoir : 1) son histoire intellectuelle, qui, nous le montrerons, ne doit pas être limitée à celle du féminisme ; 2) la conception du soi et de la relation entre le soi et le monde dans lequel elle prend forme et qu'elle met en scène ; et 3) son caractère éminemment éactif, visant à renforcer la solidarité démocratique. Pour ce faire, nous suggérons qu'un chemin utile soit d'étudier l'autothéorie en miroir avec un autre phénomène qui définit la contemporanéité occidentale, à savoir la post-vérité, comprise à la fois comme symptôme et force génératrice du déclin démocratique. Comme nous le montrerons, la post-vérité partage les mêmes sources intellectuelles que l'autothéorie, mais elle les réactualise différemment, pour se placer sur une position diamétralement opposée par rapport à la démocratie.

À la lumière de ces observations, nous proposons une grille conceptuelle pour la théorisation de l'autothéorie déclinée en trois étapes. La première consiste en une analyse des ancêtres communs de l'autothéorie et de la post-vérité, à savoir les théories du postmodernisme. La deuxième étape interroge la nature du soi illustré dans les textes autothéoriques, un soi qui tourne le dos,

parfois ouvertement, à la psychanalyse, pour se présenter en tant qu'esprit incarné (*embodied mind*) doté d'affectivité et de rationalité, se trouvant en échange permanent avec les dimensions sociale, politique, culturelle et écologique du monde. Enfin, nous explorons la relation entre autothéorie et démocratie, soutenant que l'autothéorie construit une éthique énaïve, autrement dit, que « l'intention de l'œuvre » (cf. Eco 2002) autothéorique est d'agir sur le monde comme catalyseur de *phronesis* – la sagesse pratique des Anciens – qui prend en l'occurrence la forme d'exhortation à l'action et à la solidarité démocratiques.

Autothéorie et post-vérité : les héritières contemporaines du postmodernisme

Les récits autothéoriques d'un côté, et les récits médiatico-politiques se trouvant au cœur du phénomène de la post-vérité de l'autre côté, puisent tous leurs racines dans le postmodernisme, qui – sans chercher à l'essentialiser – propose, dans ses différentes formes (Lyotard, Derrida, Foucault, Jameson, Vattimo, etc.), une vision du monde caractérisée par l'effondrement des grands récits universels, le relativisme des normes et des valeurs, la remise en question de la raison, et l'émergence des vérités individuelles, multiples, voire disloquées et fragmentées. L'autothéorie et la post-vérité se différencient pourtant par la manière dont elles actualisent l'héritage et la représentation du monde du postmodernisme.

Elles se distinguent d'abord par leur construction de la conception du sens et de la vérité, deux notions au cœur aussi bien de l'autothéorie que de la post-vérité. Dans le paradigme postmoderne, la subversion de l'autorité des grands récits entraîne une mutation dans la construction du sens, qui n'est plus considéré ni comme universel, ni comme extérieur au sujet – une conception qui se retrouvera au cœur des projets autothéoriques contemporains, qui revendiquent le soi comme source de la théorie. Autrement dit, l'autothéorie adopte, dans cette lignée, une vision selon laquelle la vérité peut émerger de l'expérience personnelle, subjective et incarnée ; dans cette optique, la somme d'expériences personnelles représentées dans l'espace public crée la vérité collective, qui est multiple, complexe, voire contradictoire, mais qui n'est pas – comme le propose la post-vérité, inexistante, insignifiante ou indistinguable du mensonge. Élargir la sphère des vérités personnelles qui ont accès à l'espace public (sous la forme de livres ou de projets artistiques) équivaut ainsi à rendre le monde que l'on partage plus inclusif et plus empathique ; en fin de compte, l'autothéorie se présente comme un projet de amélioration du réel, relevant d'un acte de *care* (Gilligan 2008) et visant à mettre à la disposition de l'autre une

vérité individuelle, pour le bien-être de toutes et de tous. Par sa revendication des « droits à la différence » (Augé 2007, 74), cette démarche ne vise pourtant pas à renforcer la polarisation sociale, mais au contraire, à contribuer à la création d'un vivre-ensemble plus inclusif et plus solidaire.

Cela diffère de la conception de la vérité véhiculée par la post-vérité, cette dernière s'enracinant dans les interprétations nihilistes du postmodernisme. La notion de post-vérité, déclarée mot de l'année 2016 par les dictionnaires Oxford, a commencé à être employée pour désigner des phénomènes comme le premier mandat de Donald Trump ou le Brexit, mais aussi les théories conspirationnistes sur la pandémie de Covid-19 – en somme, des phénomènes dans le cadre desquels la distinction entre vérité et mensonge et entre le bien et le mal se retrouve complètement érodée, et où la vérité collective est insignifiante, ou, dans une perspective conspirationniste, inaccessible parce qu'occultée au public. Les dictionnaires Oxford définissent la post-vérité de la façon suivante : « relatif à des circonstances dans lesquelles les faits objectifs ont moins d'influence sur la formation de l'opinion publique que les appels à l'émotion et à la croyance personnelle »² (n. tr.). La caractéristique centrale de la post-vérité est le fait qu'elle se passe des faits, qu'elle dévalue et qui perdent ainsi leur valeur explicative³, à l'instar de la science et des institutions qui la produisent ou qui en sont les dépositaires – la méfiance envers les institutions constituant un facteur de déclin démocratique. Est symptomatique à cet égard le titre d'un article de Michiko Kakutani, publié dans *The Guardian*, à savoir : « The Death of Truth: How We Gave up on Facts and Ended up with Trump » (2018). Les données historiques deviennent également insignifiantes dans ce contexte, la négation de la Shoah en étant un exemple célèbre (Lipstadt 1993). Amina Hussain (2019) souligne pourtant que les faits n'ont pas complètement disparu ou perdu leur pertinence, mais qu'ils sont présentés de façon sélective, pour construire des pseudo-arguments destinés à manipuler l'opinion publique, ce qui mène à la création de sillages informationnels, et partant, à la fragmentation et à la polarisation sociale – processus dans lesquels les médias sociaux servent de terrain d'action, entre autres grâce aux usines à trolls (Simchon, Brady et Van Bavel 2022).

Si la relation entre postmodernisme et nihilisme dépasse le cadre de cet article, notons toutefois qu'Ashley Woodward (2002, 67) opère une distinction entre le postmodernisme comme époque nihiliste, théorisé par Toynbee (1963), Mills (1959), Bell (1976) et Baudrillard (1994), et le postmodernisme comme modèle de pensée nihiliste (Rose, 1984 ; Carr 1988), qui véhicule la fin de la possibilité même de l'existence d'une vérité et de valeurs collectives et partagées.

² Dans le texte original : « relating to or denoting circumstances in which objective facts are less influential in shaping public opinion than appeals to emotion and personal belief ».

³ Pour l'importance de distinguer fait et fiction dans les études littéraires, voir Lavocat 2016.

Les faits alternatifs, les fausses nouvelles, la prolifération, par les médias, des interprétations contradictoires d'un même événement et la désinformation sont symptomatiques de la post-vérité ; cette dernière véhicule ainsi une conception nihiliste et défaitiste de la raison humaine, qu'elle présente comme infertile et incapable d'appréhender le réel. Ce phénomène est résumé par Philip Pond dans le titre du premier chapitre de son livre sur la complexité, les médias digitaux et la politique de la post-vérité, à savoir : « Why Does Nobody Know Anything Anymore ? » (2020, 1-17). De leur côté, Michiko Kakutani (2018) et Lee McIntyre (2018) présentent la post-vérité comme un produit du déconstructivisme postmoderne, provenant selon McIntyre de l'application à d'autres domaines du savoir du postulat de Derrida sur la littérature, selon lequel un auteur ne détient aucune autorité ou connaissance de la signification de son œuvre (McIntyre 2018, 124 et suiv.). L'idée que tout est récit et que toute interprétation est une perspective potentiellement valide, l'absolutisation du relativisme et du perspectivisme qui en découle constituent pour McIntyre les racines de la post-vérité contemporaine. En outre, Amina Hussain (2019, 156-158) retrace également l'enracinement de la post-vérité dans la notion d'hyperréalité de Baudrillard, affirmant que la post-vérité repose sur une logique similaire, qui n'opère pas de distinction entre la réalité et l'imaginaire, et où le second se substitue à la première. L'idée, postmoderne, que l'interprétation et la représentation prennent le dessus sur les faits, constitue le terrain fertile au négationnisme, non seulement des événements historiques et des phénomènes culturels, mais aussi des transformations du monde physique nous entourant, le déni du changement climatique en constituant l'un des meilleurs exemples.

Notons toutefois que, dans le sillage d'Aaron Hanlon (2018), Hussain montre que la post-vérité n'entretient pas avec le postmodernisme une relation d'inévitable causalité, comme l'affirme un peu trop hâtivement Daniel Dennett dans un célèbre entretien publié par *The Guardian* (2017). Si le rapport de causalité entre postmodernisme et post-vérité doit encore faire l'objet d'une étude exhaustive, retenons que la façon dont le relativisme et le perspectivisme postmodernes sont réactualisés par les projets autothéoriques met effectivement en lumière le riche héritage du postmodernisme, et les diverses façons dont celui-ci peut être actualisé. Pour citer encore Hussain, « bien que la post-vérité puisse être attribuée au postmodernisme, dans sa manifestation théorique de déni de la vérité objective, les résultats bizarres et surréalistes de la politique post-vérité sont les prémisses exactes auxquelles les théories postmodernistes ont résisté » (2019, 160, n. tr.)⁴. Entre autres, « Le postmodernisme a rendu valides les vérités et les réalités des marginaux et des subalternes en

⁴ « [...] though post-truth can be traced to postmodernism, in its theoretical manifestation of denying objective truth, yet the bizarre and surreal outcomes of post-truth politics are the exact premises which the postmodernist theories resisted [...] » (Hussain 2019, 160).

reconnaissant l'existence de mini-récits de résistance et de protestation » (159, n. tr.)⁵. Le postmodernisme a ouvert la voie à la réflexion post- et décoloniale. Hussain (2019, 160) mentionne par ailleurs à cet égard, sans évoquer la notion d'autothéorie, la littérature autobiographique moderne des Dalits de l'Inde, une littérature de documentation, révolte et dénonciation produite par une classe opprimée, qui a émergé dans les années 1960 et qui, par sa mise en scène de l'expérience vécue à la lumière des rapports de pouvoir et des structures sociales et politiques, est caractérisée par une veine qu'on appellerait aujourd'hui autothéorique.

Or, c'est dans ce sillage du postmodernisme que l'autothéorie s'enracine. Ainsi, alors que cette dernière emprunte au postmodernisme l'idée de l'existence d'une vérité personnelle (qu'elle explore, comme nous le verrons, pour la mettre à la disposition du bien-être collectif), la post-vérité retient du postmodernisme le nihilisme comme modèle de pensée, déconstruisant tout accès à une quelconque vérité – sauf, comme le suggère Gabriel Valladão Silva (2022), une « vérité » et une logique purement identitaires.

Il nous semble toutefois important d'ajouter à ces propos préliminaires sur les racines postmodernes de l'autothéorie et de la post-vérité le besoin d'opérer une distinction entre, d'un côté, la construction médiatique et politique du phénomène de la post-vérité, à travers des discours estompant la différence entre le vrai et le faux, promouvant une attitude anti-factuelle et ayant recours à la manipulation émotionnelle à travers des récits *top-down*, mis à la disposition du public et axés sur la polarisation sociale (*us versus them*, souvent à travers des narrations de conspiration), et d'un autre côté, la phénoménologie de la post-vérité, à savoir la façon dont celle-ci est vécue par ceux qui constituent sa cible. Au niveau affectif, ces derniers peuvent ressentir non pas confusion et perte de contact avec le réel, mais au contraire, assurance et réconfort grâce aux récits post-vrais, par définition simplificateurs, mais qui offrent une explication en apparence cohérente du monde. Cette distinction est importante aussi parce qu'elle est la source d'une autre divergence entre la post-vérité et l'autothéorie : la dernière cherche souvent à convaincre et à déstabiliser le lectorat, à l'inciter à remettre en question son image du monde et à élargir sa niche interprétative du réel, alors que la post-vérité a pour objectif de provoquer des émotions dysphoriques (actualisant par exemple le topos de la peur de l'étranger) qu'elle va par la suite conforter en proposant des solutions anti-démocratiques (créer un monde moins inclusif, exclure, voir déporter), entre autres en infantilisant, mais aussi en rassurant son public à travers ce processus. Or, c'est l'effet inverse qui est recherché par l'autothéorie,

⁵ « Postmodernism has made valid the truths and realities of the marginal and the subaltern by acknowledging the existence of mini narratives of resistance and protest » (Hussain 2019, 159).

un projet *bottom-up*, qui s'offre au public, inscrivant l'expérience vécue, l'écriture de soi et la théorisation qui en résulte, dans une préoccupation plus ample pour la justice sociale et la solidarité démocratique, à travers des schémas du type *me for us* – l'inverse du *us versus them* qui structure les récits de la post-vérité.

Autothéorie et conception du soi

Quelle est alors la conception du soi que l'on met en scène dans la forme d'écriture de soi qu'est l'autothéorie ? Il est intéressant de constater, en l'examinant, que le modèle qui a dominé la représentation et l'écriture de soi au XX^e siècle en Occident, à savoir le modèle psychanalytique, dans ses multiples facettes (Freud, Jung, Lacan, etc.), n'est pas celui que l'on retrouve dans l'autothéorie contemporaine. Qui plus est, cette dernière rejette parfois explicitement la psychanalyse comme modèle explicatif, à laquelle elle reproche l'incapacité à rendre compte de la diversité des identités que peut incarner l'expérience humaine – par exemple lorsque la psychanalyse continue de concevoir le genre à travers un schéma binaire, faisant résonner en contrepoint une culture hétéronormative dont elle est le produit et l'héritière. Ainsi Paul Preciado, dans *Je suis un monstre qui vous parle. Rapport pour une académie de psychanalystes* (2020), met-il en évidence la dimension patriarcale, mais aussi coloniale et eurocentrique de la psychanalyse, qu'il « saisit [...] à bras-le-corps pour lui dire ses quatre vérités et lui donner des conseils, il l'interpelle sur son retard quant à l'évolution sociale des rapports de sexe » (Chaboudez 2020) – une position qui sera réitérée dans une autre autothéorie espagnole, par Cristo Casas (2023).

Tournant le dos à la psychanalyse comme modèle explicatif suffisamment nuancé et sophistiqué, la conception du soi qui se dégage des textes autothéoriques corrobore presque invariablement la façon dont l'esprit humain, dans le sens de l'anglais *mind*, est conceptualisé de nos jours par la recherche en sciences cognitives ; la relation entre les auteur·e·s d'autothéories et les sciences cognitives est pourtant différente de celle entre ces premier·e·s et la psychanalyse, dont les textes fondateurs font partie de l'héritage intellectuel et culturel occidental, et sont familiers, à différentes mesures, aux écrivain·e·s. Il n'en va pas de même pour les textes fondateurs des sciences cognitives ou des différentes vagues de ces dernières, souvent méconnus, rarement cités, et presque jamais revendiqués comme influence directe, dans un appareil de filiation intellectuelle que l'autothéorie a pourtant l'habitude de se construire (Fournier 2021, 176). Cependant, l'attention accordée par l'autothéorie à l'analyse de l'expérience intime dans ses dimensions sociale, culturelle, politique, mais aussi mentale,

corporelle, physiologique et écologique a comme résultat la construction d'un soi qui se décline sous la forme du modèle « 5 E » (*embodied, embedded, enactive, extended* et *emotive*) de l'esprit humain, modèle qui commence à être théorisé dans la philosophie des sciences cognitives, et qui constitue un élargissement du modèle « 4 E » (*embodied, embedded, enactive, extended*) proposé quelques années auparavant (Newen, De Bruin et Gallagher 2018).

La convergence entre ces deux modèles dans l'autothéorie et les sciences cognitives ne doit ni surprendre, ni être comprise comme une filiation ou une adoption volontaire et consciente des théories cognitivistes par l'autothéorie. Elle repose plutôt sur la capacité de la littérature à surprendre et mettre en scène la complexité de l'expérience humaine, notamment lorsque l'écrivain-e est un observateur perspicace et actif de son environnement, dans les nombreuses dimensions de ce dernier. Ainsi, dans le cas de l'autothéorie, il s'agit d'une représentation littéraire et non fictionnelle, au travers de descriptions de processus et états mentaux, des techniques de la narration illustrant des actions et des interactions entre le soi et l'environnement. Cette représentation correspond au modèle « 5 E » de l'activité mentale. Dans le cas des sciences et de la philosophie des sciences cognitives, en revanche, il s'agit de l'élaboration, à travers des outils empiriques et des spéculations philosophiques, d'un modèle de l'esprit humain. Ce sont donc deux discours issus de registres différents, mais les deux s'inscrivent en faux contre des traditions intellectuelles et culturelles occidentales précédentes ; le second (les sciences cognitives et leur philosophie) nous sert d'outil pour étudier et appréhender la conception du soi mise en avant dans l'autothéorie, et mieux comprendre ainsi les enjeux et les revendications des projets autothéoriques. Il est nécessaire de nous arrêter, pour ce faire, sur l'évolution de la compréhension de l'esprit par les sciences cognitives, ce dernier ayant fait l'objet de plusieurs modèles théoriques.

Enracinées dans la prise de conscience des limites du comportementalisme (le paradigme dominant la psychologie à l'époque) à rendre compte de la complexité des processus mentaux – celui-ci déniait, surtout dans ses versions extrêmes, l'existence des images mentales, de la conscience, voire de tout processus difficilement objectivable et mesurable – les sciences cognitives apparaissent à la fin des années 1950 aux États-Unis. Ayant comme objectif d'étudier le fonctionnement de l'esprit humain et animal, et des machines, elles remplacent depuis le comportementalisme comme modèle de pensée. Sous l'influence de la cybernétique, émergente et de plus en plus prometteuse, le cognitivisme propose d'abord un modèle représentationnel-computationnel de l'esprit humain, parfaitement résumé par la métaphore « *mind as machine* » qui inspire le titre de l'histoire des sciences cognitives de Margaret Boden (2006). Ce modèle internaliste et intracrânien postulait l'existence d'un esprit situé à

l'intérieur du cerveau (*embrained*), qui posséderait des représentations internalisées du monde et fonctionnerait à l'instar d'un algorithme. La prise de conscience de l'importance du corps et de l'environnement dans la cognition a pourtant eu comme conséquence, notamment à partir des années 1980, le besoin de repenser ce modèle – qui continue pourtant de bénéficier d'une grande notoriété dans la version vulgarisée des sciences cognitives, et surtout dans la compréhension des esprits artificiels, pour lesquels il s'avère sans doute plus approprié. La recherche sur la dimension corporelle de l'esprit a ainsi déplacé l'accent du cerveau comme unique source de la cognition, envers l'intégralité du corps humain, ainsi qu'envers la relation entre celui-ci et l'environnement – physique, certes, mais aussi social, culturel et politique. Le modèle de la cognition incarnée, étendue, intégrée et éactive, ou le modèle « 4 E », décrit entre autres dans deux volumes collectifs, *Embodiment, Enaction, and Culture* (Durt, Fuchas et Tewes 2023) et *The Oxford Handbook of 4E Cognition* (Newen, De Bruin et Gallagher 2018), conceptualise l'esprit humain comme un système dont font partie de nombreux processus physiologiques et une relation continue avec l'environnement. Comme le soulignent Wilson et Golonka (2013), contrairement à la signification qu'on lui confère communément, la dimension corporelle de l'esprit (*embodiment*) ne renvoie pas au fait que les états mentaux influencent les états corporels, mais elle désigne l'hypothèse selon laquelle l'esprit et le corps forment, avec l'environnement, un ensemble de processus s'influençant réciproquement et continuellement, et qui façonnent aussi bien l'activité mentale que son environnement. Plus récemment, différent·e·s chercheur·e·s ont évoqué l'importance d'ajouter à ce modèle de la cognition la relation entre l'individu et l'écosystème qu'il habite, la nature, la communauté et la planète (cf. Rolla et Novaes 2020), en y ajoutant un cinquième « E », « écologique » (*ecological*), que nous considérons comme faisant partie de la cognition étendue (*extended*). Parallèlement, sous l'influence du tournant affectif, et des neurosciences affectives en particulier⁶, les travaux sur la mise en scène de la cognition humaine dans les textes littéraires ont souligné l'importance des émotions dans la cognition, et proposé l'ajout d'un cinquième « E », *emotive*, au modèle de l'esprit humain, la cognition « 5 E » ayant fait l'objet de la dixième édition du colloque Cognitive Futures en 2024.

Si une convergence entre les deux propositions de la cognition « 5 E » vers un éventuel modèle « 6 E » qui engloberait les dimensions écologique et

⁶ Notamment les travaux de Jaak Panksepp, la théorie des émotions construites de Lisa Feldman Barrett, et les travaux récents de Mark Solms, qui ont inspiré notre étude de la mise en scène des émotions dans la prose d'Andreï Makine (Mistreanu 2021) et notre proposition de passer, à la lumière des représentations de l'activité mentale dans la littérature, de l'esprit « 4 E » à l'esprit « 5 E » (Mistreanu et Freyermuth 2023).

affective de l'esprit humain reste à voir, il est certain que la façon dont les autothéories mettent ce dernier en texte correspond au modèle du soi conçu comme un esprit incarné, en permanente relation avec l'environnement culturel, politique, social et écologique, et éactif (agent producteur d'action sur l'environnement). Les dimensions intégrée et étendue du soi constituent en effet un fil rouge des autothéories récentes qui, adoptant un prisme constructiviste, mettent en évidence le caractère socialement et culturellement construit de l'expérience. Par exemple, rejetant les théories psychanalytiques sur le développement de l'orientation sexuelle, Cristo Casas argumente que si l'hétéronormativité est un concept et une somme de pratiques socialement construits (on ne naît pas hétérosexuel, on apprend à l'être), il en va de même pour l'homosexualité : on nous apprend, selon lui, à être homosexuel, catégorie dont la déconstruction lui semble tout aussi importante que celle de l'hétérosexualité. Autour d'une autre problématique, liée cette fois-ci à la traite d'humain et l'exploitation des femmes et des enfants, l'activiste roumano-espagnole Amelia Tiganus interroge la notion de « pute », montrant que dans le cadre du travail du sexe, celle-ci est utilisée pour désigner une catégorie de femmes que les systèmes sociaux patriarcaux mettent à la disposition des hommes (2021, quatrième de couverture). Ancienne victime du trafic des femmes et de la prostitution non consentie, Tiganus est activiste pour les droits humains et milite pour l'abolition de la prostitution, abordant, à travers un angle différent, la même problématique ayant fait l'objet de l'essai de Virginie Despentès, *King Kong Théorie* (2006), où l'autrice, toujours dans une perspective autothéorique, se montre favorable à la prostitution consentie.

La dimension écologique semble traverser la pensée autothéorique contemporaine, dès lors qu'on accepte que la préoccupation pour l'humain est par définition un souci écologique, ce dernier faisant partie du vivant (Descola 2015) et de l'environnement organique. Par exemple, le dernier essai autothéorique de Didier Eribon (2023) portant sur la perte de la mère de l'auteur interroge les traitements subis par les retraités dans un Ehpad en France, réfléchissant sur « la solitude des mourants » (le livre éponyme de Norbert Elias y est cité à plusieurs reprises) et sur les conditions de vie créées par un personnel insuffisant et un sous-investissement gouvernemental dans ces structures d'accueil. Dans un contexte culturel différent, ces propos font écho au texte de l'anthropologue roumain Vintilă Mihăilescu, qui s'appuie sur son expérience de patient malade du cancer pour produire une analyse de l'hôpital roumain vu de l'intérieur. Le soi écologique est aussi au centre des préoccupations des autothéories portant sur le déséquilibre climatique, comme l'essai du chercheur d'origine italienne Gianluca Grimalda (2025), licencié de l'Institut pour l'économie mondiale de Kiel pour avoir refusé d'effectuer ses voyages professionnels en

avion. Les aspects écologiques du soi sont également présents dans les autothéories provenant de modes de pensées non occidentaux, comme celles des écrivain·e·s autochtones du Québec. La production littéraire contemporaine de ces dernier·e·s s'enracine dans l'élan autothéorique d'An Antane Kapesh (1976), qui prend la plume pour dénoncer l'écoracisme subi par la nation innue dans le contexte colonial canadien. Quelques années plus tard, Virginia Pesemapeo Bordeleau, écrivaine et artiste eeyou, publie un texte dans lequel elle revient sur l'expérience de sa famille et dénonce les effets néfastes de la sédentarisation sur sa mère, déracinée alors que la vie dans la forêt était un facteur essentiel pour sa santé mentale (1984). Dans la même veine, le chasseur, trappeur, pêcheur et homme politique inuit Taamusi Qumaq, né en 1914 à Nunavik (région occupant aujourd'hui le tiers le plus nordique du Québec), décrit dans un texte appelé « autobiographie », mais qui est en réalité autothéorique, les effets de la christianisation, colonisation et sédentarisation des Inuit, et le besoin pour ceux-ci de regagner leur indépendance – le titre de son ouvrage, *Je veux que les Inuit soient libres de nouveau* (2010), résumant parfaitement le programme de son projet d'écriture.

L'intégration du soi dans des contextes à la fois corporels et physiologiques, et socio-culturels, semble aussi traverser la production autothéorique. L'un des exemples les plus expressifs de la façon dont le corps et l'environnement forment un système de permanente influence réciproque est fourni par l'essai de Vintilă Mihăilescu (2019) mentionné ci-dessus (*În căutarea corpului regăsit. O ego-analiză a spitalului*). L'auteur affirme non seulement être devenu conscient de la dimension éminemment corporelle du vécu à la suite de sa maladie et de son hospitalisation, mais aussi des transformations subies par son corps et son activité mentale, non pas à cause de la maladie, mais comme résultat du fait de se retrouver dans un hôpital. Cet espace, comme le chercheur l'apprendra en écoutant les conversations d'autres patients, mais aussi les confessions de sa femme, s'avère producteur d'un type différent de rêves, et provoque – l'anthropologue l'avoue, gêné – une constipation qui peut s'étendre sur plusieurs semaines et qui ne semble pas avoir de cause pathologique ou alimentaire, aussi bien chez lui que chez sa femme ou chez d'autres personnes hospitalisées. Dans un passage particulièrement expressif, il affirme ainsi que lui et sa femme ont l'impression d'avoir été « réinitialisés » par le fait d'habiter dans un hôpital (Mihăilescu 2019, 72).

Si la dimension affective du soi mis en scène dans l'autothéorie constitue un sujet trop vaste pour pouvoir être traité ici, soulignons toutefois deux aspects centraux à cet égard. D'un côté, nous constatons que l'émotion fonctionne comme un facteur motivationnel déclencheur et source de la prise de parole qui amène l'auteur·e à se lancer dans un projet autothéorique. D'un

autre côté, l'autothéorie a tendance à accorder une attention particulière à la dimension affective de l'expérience vécue⁷, exprimée au niveau du texte par des descriptions d'états intérieurs. Comme nous le verrons dans la partie suivante, les émotions qui constituent le moteur de la prise de parole autothéorique sont souvent dysphoriques, s'incarnant dans l'injustice affective vécue et la colère qui en résulte (on les retrouve par exemple chez Despentès, Tiganus, et dans toutes les autothéories des littératures autochtones du Québec) ; cette colère deviendra moteur d'action et de création (*creative anger*), pour aboutir également à une forme créative de *care*. Aussi le binôme *creative care* – *creative anger* est-il souvent central à l'autothéorie. S'y ajoutent parfois l'étonnement ou le fait de se sentir incompris et seul, et la recherche de modèles explicatifs pouvant rendre compte de son expérience – c'est le cas de Didier Eribon (2023), réfléchissant dans une perspective à la fois personnelle et sociologique sur la perte de sa mère. Quant à l'étonnement, ce dernier ne renvoie pas à l'étonnement ou à l'émerveillement platoniciens, mais à un état proche de l'indignation, comme la découverte accidentelle faite par Anne-Marie Garat, lors de sa visite d'une exposition au musée de l'Aquitaine de Bordeaux, du passé colonial de sa ville natale, et donc d'une histoire longtemps invisibilisée, mais qui est aussi la sienne et qui fera l'objet de son livre autothéorique *Humeur noire* (2021).

Les émotions se trouvant à la source du projet autothéorique sont plus complexes et diverses que l'esquisse que nous avons dressée ici, et elles feront l'objet d'interrogations futures⁸, mais notons toutefois que ce qu'elles ont en commun est le fait qu'elles invitent et incitent à l'action, une action qui prend des formes allant de la prise de conscience aux mutations dans la vision du monde des lecteurs et lectrices et à l'engagement social et politique. Ce que Ian Ravenscroft (2017, 45) écrit à propos de la fiction, à savoir le fait que le texte agit sur le monde, est ainsi d'autant plus pertinent pour l'autothéorie, dont l'objectif principal est, justement, d'agir sur le monde, souvent sous la forme d'une réparation (cf. Gefen 2017) qui ne reste pas abstraite, mais qui prescrit des formes concrètes de changements sociaux et culturels considérés comme sanitaires. Ambitieuses, moralisatrices, les autothéories s'organisent ainsi comme des laboratoires d'exploration sociale, mais aussi de régénération démocratique à travers l'action.

⁷ Notons que selon les chercheurs en neurosciences affectives comme Jaak Panksepp, Mark Solms et Lisa Feldman Barrett, l'expérience est par définition affective – on n'existe qu'en ressentant constamment et continuellement quelque chose.

⁸ Voir par exemple Mistreanu 2025a et 2025b, sous presse.

Une éthique énactive : *phronesis* et solidarité démocratique

Si le roman a été conceptualisé comme le genre littéraire démocratique par excellence (Wolf 2003), il est possible d'argumenter que l'essai autothéorique, encore davantage que le roman, constitue un genre démocratique, à double sens : pour que l'autothéorie, souvent iconoclaste et dissidente par rapport aux mouvements culturels dominants, puisse être produite, la démocratie constitue une condition *sine qua non*, quelque défailante qu'elle soit. Autrement dit, créer et rendre public un discours politiquement dissident, critique du pouvoir, des traditions et des valeurs existantes dans une société, comme l'autothéorie l'est souvent, exige l'existence d'un espace public, conçu à la fois comme l'institution d'une agora symbolique et comme emplacement physique, concret – pensons aux espaces qui hébergent les expositions autothéoriques analysées par Fournier, ou aux maisons d'édition publiant des ouvrages autothéoriques et aux librairies et bibliothèques où ceux-ci sont rendus accessibles.

En littérature, l'outil auquel le projet autothéorique fait appel est le langage, qu'il utilise pour l'énaction de la solidarité démocratique et la promotion d'un monde inclusif. L'autothéorie s'oppose à cet égard à l'usage que la post-vérité fait du langage, et qui sert à la promotion de ce que Cynthia Fleury (2020) appelle, dans la lignée de « la logique du ressentiment » de Marc Augé (2007) et s'appuyant, comme ce dernier, sur Nietzsche et Max Scheler, « le ressentiment ». Augé théorise une rhétorique du ressentiment pour expliquer un usage idéologique que l'on fait du langage quand celui-ci devient « inter-incompréhension » (2007, 64), ou, pour reprendre l'expression utilisée à maintes reprises par Augé, « dialogue des sourds » (62, 64). Selon lui, le ressentiment constitue :

un mode de production du sens, des valeurs, d'images identitaires, d'idées morales, politiques et civiques qui repose sur quelques présupposés et qui vise à un renversement des valeurs dominantes [...] et à l'absolutisation de valeurs « autres », inverses de celles qui prédominent, valeurs censées propres à un groupe dépossédé et revendicateur. (Augé 2007, 67)

Poursuivant la même optique, Fleury (2020) amène le débat sur un terrain philosophico-psychanalytique, argumentant que les failles des démocraties contemporaines, failles parmi lesquelles elle compte la prolifération des fausses nouvelles et la post-vérité, ne peuvent pas être comprises sans faire appel à la psychanalyse. Elle explique que, se sentant délogés et prisonniers entre ce qu'ils comprennent comme les promesses de la démocratie, et ce à quoi ils ont accès réellement, les citoyens commencent à nourrir un ressentiment qui est par définition orienté vers l'autre, conçu comme responsable des maux vécus ; il s'agira dès lors de repositionner perpétuellement l'autre imaginé dans la

position symbolique du bourreau, pour que la personne en question puisse nourrir et justifier son ressentiment, et empêcher toute solution d'émerger. Guérir du ressentiment, selon Fleury, est possible par la sublimation, au sens psychanalytique, à savoir le recours à l'action et la créativité, ainsi que par la création de réseaux affectifs (amitiés, etc.).

La conception fleuryenne du ressentiment semble décrire parfaitement la dimension affective de la phénoménologie de la post-vérité que nous avons évoquée plus haut, et dont les adeptes éprouvent le besoin de se construire un autre capable de faire l'objet dudit ressentiment. La post-vérité est bâtie de ce fait sur une logique de polarisation sociale, répartissant le monde selon le mode binaire du *us versus them* évoqué ci-dessus. Elle a recours à des stratégies comme le *othering*, créant et accentuant les différences entre le soi et l'autre par des coupures rhétoriques qui deviennent, comme l'écrit Marc Augé (2007, 61), également des coupures affectives, dans le sens où la rhétorique est productrice d'émotions dysphoriques. Pour citer Augé, « les arguments adverses vous semblent placés hors du sens commun tandis que ses idées vous choquent, vous blessent, vous indignent, vous dégoûtent, vous irritent par ceci même, notamment, qu'il ne reconnaît pas qu'il délire » (2007, 61). À un autre niveau, lié cette fois-ci à la dévalorisation des faits, à la désinformation et à la manipulation par la propagande, le langage de la post-vérité se sert de notions qu'il réinvestit d'un sens souvent opposé à leurs significations habituelles ou historiquement et politiquement ancrables dans la réalité. Un exemple dans ce sens est l'analyse de Jacques Moeschler (2024) portant sur l'usage de la notion de « dénazification » par le Président de la Fédération russe Vladimir Poutine, dans le cadre d'un récit servant à justifier l'invasion de l'Ukraine. Quel est alors le langage de l'autothéorie, en quoi et comment s'oppose-t-il à celui caractéristique de la post-vérité ?

Comme les récits de cette dernière, les projets autothéoriques écrits ne constituent pas moins des constructions, mobilisant par le langage l'affect et l'expérience intime, non pas pour éroder les valeurs démocratiques, mais au contraire, pour les consolider, pour promouvoir justice et solidarité sociales, pour forger un monde plus inclusif. Ils partagent aussi avec le phénomène de la post-vérité un enracinement dans des émotions dysphoriques et un positionnement souvent victimaire et subalterne par rapport à une classe dominante. Marc Augé souligne par ailleurs la dimension victimaire du ressentiment, qui se propose de « valoriser donc la position victimale et le mode d'être du dominé ; dévaloriser les valeurs que chérit le dominant et qui vous sont inaccessibles en les montrant à la fois (cette simultanéité est déjà, vue du dehors, plutôt paralogique) comme dédaignables, chimériques, arbitraires, ignobles, usurpées et causatrices de préjudice » (Augé 2007, 67). De même, l'autothéorie admet aussi que son point de départ est une position victimale, et

elle dévalorise effectivement les valeurs du dominé, mais se positionne différemment par rapport à la dichotomie (souvent de classe, de genre ou de « race ») qu'elle met en scène, présentant les problèmes qu'elle soulève comme des problèmes collectifs que certains (en l'occurrence, l'auteur-e d'autothéorie) subissent plus que d'autres. Les projets autothéoriques exigent ainsi à la fois une prise de conscience des rapports de force et des inégalités existantes dans une société, et un dépassement de la victimisation conçu comme nécessaire pour procéder à l'élaboration de solutions. L'essai d'Amelia Tiganus (2021) a comme sous-titre évocateur « de victime à activiste », résumant le programme proposé par l'ancienne travailleuse du sexe et victime de la traite d'humains, devenue activiste pour les droits des femmes. Et comme le précise Rosa Cabo (2021, 11) dans le prologue à cet ouvrage, les pages écrites par Tiganus sont à la fois pleines de douleur et d'optimisme – illustrant ainsi, justement, le dépassement du ressentiment par la création et l'action décrites par Cynthia Fleury.

Si l'autothéorie peut parfois ressembler à un exercice de narcissisme, comme le précise Fournier, elle est toutefois généralement loin d'être assimilable à une pure manifestation narcissique, à laquelle des théoriciens comme Tzvetan Todorov (2014) relèguent un peu trop rapidement toute forme d'écriture de soi. S'il repose sur l'expérience intime d'un-e subalterne, le discours autothéorique constitue néanmoins un rappel de la dimension éminemment collective du vécu, inscrivant l'intime dans le contexte social, politique et culturel auquel il appartient et le présentant comme indissolublement lié à l'autre – y compris à celui qu'on serait censé détester. Un exemple dans ce sens est l'œuvre théâtrale, teintée d'autothéorie, de l'auteur québécois d'origine libanaise Mouawad Wajdi, dans laquelle l'auteur met en scène un amour radical pour ceux et celles qu'il est censé haïr. L'autothéorie constitue donc un rappel, un signal d'alarme sur le besoin de prendre conscience de la dimension collective de l'expérience, qui exige dès lors un dépassement des dichotomies socialement construites. Amelia Tiganus résume parfaitement la relation entre sa biographie et la dimension sociale et politique de la vie privée : « J'ai compris que mon histoire personnelle était une question profondément politique, c'était l'histoire des femmes que le patriarcat met à la disposition des hommes comme des femmes publiques »⁹ (Tiganus 2021, quatrième de couverture, n. tr.). À la suite de cette prise de conscience, elle se propose d'instiguer à « la révolte des putes », « pour les filles d'aujourd'hui et les femmes de demain »¹⁰ (Tiganus 2021, quatrième de couverture, n. tr.).

⁹ « Comprendí que mi historia personal era una cuestión profundamente política, era la historia de las mujeres que el patriarcado pone a disposición de los hombres como mujeres públicas » (Tiganus 2021, quatrième de couverture).

¹⁰ « [...] por la niñas de hoy y las mujeres de mañana » (Tiganus 2021, quatrième de couverture).

Une autre caractéristique de l'autothéorie est ainsi le fait qu'elle appelle souvent à l'action, ce à quoi Cynthia Fleury (2020), rappelons-nous, assimile le dépassement du ressentiment. L'action qu'elle se propose de susciter est la *phronesis*, une notion employée dans les théories éthiques de la Grèce antique et dont l'équivalent en français est « sagesse pratique ». Chez Platon, elle renvoie au perfectionnement de la connaissance qui permet de mieux agir, alors que dans *l'Éthique à Nicomaque* d'Aristote, elle devient une véritable théorie de l'action. L'autothéorie soumet sa rhétorique à l'érection de la *phronesis*, au sens où Daniel Hutto (2025) a récemment défini cette pratique (*enacting phronesis*). Elle vise à mettre à la disposition de son lectorat les connaissances qu'elle considère comme nécessaires pour engendrer des actions visant le bien-être communautaire. À cet égard, le sous-titre de l'essai de l'Espagnol Cristo Casas (2023) résume le programme de l'autothéorie, à savoir « la construction d'un futur collectif à partir de la dissidence » (n. tr.). Dans la lignée de Preciado, qu'il cite à plusieurs reprises – et relevons au passage la pratique autothéorique, observée déjà par Fournier (2021, 176), de s'inscrire dans une communauté affectivo-intellectuelle, de se créer une filiation – Casas (2023, 29), en appelle à la prise de conscience du caractère culturellement construit et situé des fictions de l'identité de genre et de l'orientation sexuelle et du dépassement des oppositions qui en résultent, afin de construire ensemble un avenir plus inclusif. Casas incite à l'action, qui n'est pourtant pas chez lui d'ordre politique (comme chez Didier Eribon ou Shumona Sinha, par exemple), mais d'abord d'ordre cognitif : il s'agit d'une conversion de la façon d'appréhender le monde, pour le voir plus clairement. Dépasser l'essentialisme identitaire, à travers la déconstruction intersectionnelle de toute catégorie, qu'elle soit hétéronormative ou *queer*, et déplacer le point de mirage vers là où nous allons (Casas 2023, 18-19) – tel est le projet autothéorique de Casas.

En guise de conclusion

À la lumière des observations ci-dessus, il nous semble important d'inscrire l'autothéorie, en littérature, dans une case générique autonome. Autrement dit, elle peut être conceptualisée comme un genre littéraire prenant souvent la forme d'un essai non fictionnel¹¹ dans lequel l'écriture autobiographique

¹¹ Notons toutefois que pour des raisons qui dépassent le cadre de cet article, enracinées par exemple dans la sociologie de la littérature québécoise, dans le cadre de laquelle les littératures autochtones restèrent longtemps non dotées de plateformes de diffusion, l'autothéorie peut aussi prendre la forme d'une publication dans un journal (Pesemapeo Bordeleau 1983). Plus récemment, en France, sous la plume de Marc Jahjah, elle prend la forme d'un article scientifique. Voir aussi l'article autothéorique de Biliana Vassileva dans ce numéro.

devient source de réflexion sociale, politique, culturelle ou esthétique, mettant en scène un soi incarné et en relation avec l'environnement, qui correspond au modèle de l'esprit « 5 E » proposé par les sciences cognitives contemporaines ; elle relève d'un projet éthique de transformation du monde par l'énonciation de la *phronesis*, la sagesse pratique censée élargir la solidarité démocratique dans une époque où cette dernière se retrouve en déclin. Nous avons, dans cet article, examiné l'autothéorie au miroir de la post-vérité, une des forces d'érosion de la démocratie, et montré que si les deux s'enracinent dans la pensée postmoderne, elles actualisent différemment l'héritage de cette dernière. Les divergences et convergences entre l'autothéorie et la post-vérité sont résumées dans le tableau comparatif ci-dessous :

| | Autothéorie | Post-vérité |
|--|--|--|
| Conception de la vérité | La vérité collective est une somme de vérités personnelles, incarnées, subjectives, soumises aux constructions sociales et culturelles existantes ; toutes n'ont pas la même représentativité ni le même impact sur l'organisation sociale et politique → d'où son engagement à rendre visibles les vérités personnelles invisibilisées, subalternes | Construction médiatico-politique : pas de différence entre la vérité et le mensonge ; la vérité devient insignifiante, impossible à appréhender Phénoménologie (vécue par la population) : cachée, inaccessible, aux mains de pouvoirs politiques malveillants et menaçants (cf. théories du complot) |
| Relation à l'altérité sociale et politique | Inclusive, solidaire, cherchant la cohésion Récits du type : <i>me for us</i> (→ littérature engagée, d'implication, d'embarquement) | Polarisante Récits du type : <i>us versus them</i> |
| Émergence | <i>Bottom-up</i> – relève de projets artistiques ou d'écriture individuels, enracinés dans une expérience vécue, qui cherchent à rejoindre l'espace public (publications, expositions, etc.) | <i>Top-down</i> : est proposée par les discours politiques et médiatiques afin de créer et façonner des expériences individuelles, généralement anxiogènes |
| Émotions | Enracinée dans des émotions individuelles, souvent dysphoriques (injustice affective, colère) ou victimaux, transformées en catalyseurs de <i>care</i> et de créativité | Cherche à générer, intensifier et exploiter des émotions individuelles (ex. la peur, la méfiance, le sentiment de victimisation) |
| Raison | Propose une nouvelle rationalité, de « nouvelles Lumières » ; résultat d'une recherche personnelle, d'une filiation intellectuelle revendiquée, de | Produit d'une <i>effort</i> de rationalité ; simplificatrice ; possède une fonction cognitive, « fût-elle dévoyée » (Augé 2007, 72) ; résultat d'une recherche |

ÉCRIRE LE SOI À L'ÂGE DE LA POST-VÉRITÉ. DE LA COGNITION « 5 E » À LA SOLIDARITÉ DÉMOCRATIQUE :
UNE GRILLE CONCEPTUELLE POUR THÉORISER L'AUTOOTHÉORIE

| | Autothéorie | Post-vérité |
|---|--|--|
| | réflexion et de questionnements sur l'expérience personnelle en relation avec le monde social, culturel, politique, environnemental | personnelle menant à la découverte d'« un plan de conquête du monde (car c'est à ce but ultime prêté à l'ennemi du peuple que l'on aboutit toujours) est la vérité cachée du cours désastreux qu'a pris la société » (Augé 2007, 72) |
| Relation à la démocratie | Pro-démocratique, cherchant à élargir la sphère de la solidarité démocratique et de l'inclusion sociale | Anti-démocratique, promouvant le déclin des institutions Projet « suspicieux à l'égard de la démocratie et de l'État de droit » (Augé 2007, 74) |
| Fonction de panacée | Revendiquée, explicite, militante, et prescriptive, voire moralisatrice, énaïve et orientée vers l'action (<i>phronesis</i>) | Implicite, offrant un soulagement affectif ; selon Augé (2007, 73), « dans un contexte de ruine des Grands récits du Progrès, la résurgence du ressentiment peut apparaître comme un nouvel opium des peuples : quelque moyen artificiel et passager d'apaiser de grandes douleurs, de rediriger ses émotions frustrées vers des fantasmes consolateurs ». |
| Marqueurs rhétoriques (remarques préliminaires) | Servant à l'illustration énaïve de l'expérience humaine ; problématisation, questionnements ; éthique énaïve, génératrice de sagesse pratique (<i>phronesis</i>), action, solidarité, inclusion ; (à développer dans une recherche ultérieure) | « Dialectique éristique sommaire », raisonnement « diaboliquement simple » (Augé 2007, 69), souvent conspiratoire, engendrant du ressentiment. |

Cette grille conceptuelle préliminaire vise à conférer à l'autothéorie une définition stable, qu'il convient pourtant de creuser encore davantage. Il serait souhaitable de prendre en considération, par exemple, que si nous conceptualisons l'autothéorie comme un genre à soi, d'autres genres littéraires restent poreux et peuvent absorber des principes autothéoriques – pensons notamment aux romans autofictionnels d'Édouard Louis, qui semblent teintés d'autothéorie, au sens où nous l'avons définie plus haut. Dans une autre optique, l'énaïvisme éthique que nous avons évoqué ci-dessus invite également à la réflexion – en fin de compte, la mise en garde contre le tournant éthique du discours public en Occident ne vient-elle pas justement de l'un des premiers théoriciens de l'énaïvisme, Francisco Varela (Hutto 2025), nous invitant à examiner de plus près l'autorité et

la légitimation de cette forme de prescriptivisme ? Et ne serait-ce pas précisément ce prescriptivisme éthique, cette incitation à l'action qui, à côté de sa dimension non fictionnelle, différencierait l'autothéorie de l'autosociobiographie qui, elle, a d'abord une visée documentaire, à laquelle l'autothéorie préfère une rhétorique exhortant à l'action ? Enfin, quels sont exactement les marqueurs de cette rhétorique, que nous avons commencé à esquisser plus haut, mais qui exige d'être analysée en détail ? Autant de questions auxquelles la recherche actuelle sur l'autothéorie est conviée à proposer des pistes de réponse.

OUVRAGES CITÉS

- Ahmed, Sara. 2017. *Living a Feminist Life*. Durham : Duke University Press.
- Antane Kapesh, An. (1976) 2020. *Eukuan nin matshi-manitu innushkueu / Je suis une maudite Sauvagesse*. Trad. par José Mailhot. Montréal : Mémoire d'encrier.
- Augé, Marc. 2007. « Nouvelles figures de la rhétorique : la logique du ressentiment ». *Questions de communication* 12 : 57-75.
- Pond, Philip. 2020. *Complexity, Digital Media and Post Truth Politics. A Theory of Interactive Systems*. Londres : Palgrave Macmillan.
- Baudrillard, Jean. 1994. *Simulacra and Simulation*. Trad. par Sheila Faria Glasser. Ann Arbor : University of Michigan Press.
- Bell, Daniel. 1976. *The Cultural Contradictions of Capitalism*. New York : Basic Books.
- Boden, Margaret. 2006. *Mind as Machine: A History of Cognitive Science*. Oxford : OUP.
- Cabo, Rosa. 2021. « Prólogo ». In Amelia Tiganus, *La revuelta de las putas. De víctima a activista*, 11-15. Barcelone : Penguin Random House Grupo Editorial.
- Carr, Karen L. 1988. *The Banalization of Nihilism*. Albany : SUNY.
- Casas, Cristo. 2023. *Maricas malas: construir un futuro colectivo desde la disidencia*. Barcelone : Ediciones Paidós.
- Chaboudez, Gisèle. 2020. « Paul B. Preciado. Je suis un monstre qui vous parle. Rapport pour une académie de psychanalystes. » *Figures de la psychanalyse* 40, no. 2 : 206-11. <https://doi.org/10.3917/fp.040.0206>.
- De Beauvoir, Simone. 1949. *Le deuxième sexe. Tome 2 : L'expérience vécue*. Paris : Gallimard.
- Dennett, Daniel et Carole Cadwalladr. 2017. « Interview. Daniel Dennett: "I begrudge every hour I have to spend worrying about politics." » *The Guardian* 17.02.17. <https://www.theguardian.com/science/2017/feb/12/daniel-dennett-politics-bacteria-bach-back-dawkins-trump-interview>.
- Descola, Philippe. 2015. *Par-là nature et culture*. Paris : Gallimard.
- Despentès, Virginie. 2006. *King Kong Théorie*. Paris : Grasset.
- Durt, Christoph, Thomas Fuchs et Christian Tewes. 2023. *Embodiment, Enaction, and Culture*. Cambridge (MA) : MIT Press.
- Eco, Umberto. 2002. *Interprétation et surinterprétation*. Paris : P.U.F.
- Eribon, Didier. 2023. *Vie, vieillesse et mort d'une femme du peuple*. Paris : Flammarion.

- Fleury, Cynthia. 2020. *Ci-gît l'amer. Guérir du ressentiment*. Paris : Gallimard.
- Fournier, Lauren. 2021. *Autotheory as Feminist Practice in Art, Writing, and Criticism*. Cambridge (MA) : MIT Press.
- Garat, Anne-Marie. 2021. *Humeur noire*. Arles : Actes Sud.
- Gefen, Alexandre. 2017. *Réparer le monde. La littérature française face au XXI^e siècle*. Paris : José Corti.
- Gil Uldemolins, Maria. 2023. « Autotheory and Its Others. » <https://arthist.net/archive/38297>.
- Gilligan, Carol. 2008. *Une voix différente. Pour une éthique du care*. Paris : Flammarion.
- Grimalda, Gianluca. 2025. *A fuoco. Cambiamento climatico e disobbedienza civile*. Milan : Feltrinelli, sous presse.
- Hanlon, Aaron. 2018. « Postmodernism Didn't Cause Trump. It Explains Him. » *The Washington Post* 31.08.18.
https://www.washingtonpost.com/outlook/postmodernism-didnt-cause-trump-it-explains-him/2018/08/30/0939f7c4-9b12-11e8-843b-36e177f3081c_story.html.
- Hussain, Amina. 2019. « Theorising Post-Truth: A Postmodern Phenomenon. » *Journal of Comparative Literature and Aesthetics* 42, no. 1 : 150-62.
- Hutto, Daniel. 2025. « Enacting *Phronesis*: Some Deliberations about Enactive Ethics. » *Mind and Society*. <https://doi.org/10.1007/s11299-025-00316-1>.
- Kakutani, Michiko. 2018. *The Death of Truth*. New York : Penguin.
- Kakutani, Michiko. 2018. « The Death of Truth: How We Gave up on Facts and Ended up with Trump. » *The Guardian* 14.07.18. <https://www.theguardian.com/books/2018/jul/14/the-death-of-truth-how-we-gave-up-on-facts-and-ended-up-with-trump>.
- Lavocat, Françoise. 2016. *Fait et fiction. Pour une frontière*. Paris : Seuil.
- Lipstadt, Deborah E. 1993. *Denying the Holocaust. The Growing Assault on Truth and Memory*. Londres : Penguin Publishing Group.
- McIntyre, Lee. 2018. *Post-Truth*. Cambridge (MA) : MIT Press.
- Mihăilescu, Vintilă. 2019. *În căutarea corpului regăsit. O ego-analiză a spitalului*. București : Polirom.
- Mistreanu, Diana. 2025a. « Injustices affectives, colère et sollicitude créatives : l'autothéorie dans les littératures innue et inuite du Québec. » In *Littérature et nations autochtones au Canada francophone*, édité par Marina Ortrud M. Hertrampf et Diana Mistreanu. Berlin : De Gruyter, sous presse.
- Mistreanu, Diana. 2025b. « Empathie narrative, autothéorie et énonctivisme chez Virginia Pesemapeo Bordeleau et Didier Eribon. » In *L'empathie à l'épreuve dans les arts et les littératures de langue française*, édité par Timea Gyimesi, Diana Mistreanu et Sylvie Freyermuth, Szeged : Szeged Humanities Press, sous presse.
- Mistreanu, Diana et Sylvie Freyermuth. 2023. « Introduction. » In *Explorations cognitivistes de la théorie et la fiction littéraires*, édité par Sylvie Freyermuth et Diana Mistreanu, 5-15. Paris : Hermann.
- Mistreanu, Diana. 2021. *Andrei Makine et la cognition humaine. Pour une transbiographie*. Paris : Hermann.

- Moeschler, Jacques. 2024. *Language and Truth. What Makes Communication Reliable in a Post-Truth World*. Londres : Routledge.
- Newen, Albert, Leon De Bruin et Shaun Gallagher (éds.). 2018. *The Oxford Handbook of 4E Cognition*. Oxford : Oxford University Press.
- Pesemapeo Bordeleau, Virginia. 1984. « Chialage de métisse. Journal intime et politique. » *Recherches amérindiennes au Québec* XIII, no. 4 1983, reproduit avec la permission de l'autrice dans *La vie en rose* (mai) : 30-32.
- Preciado, Paul. 2020. *Je suis un monstre qui vous parle. Rapport pour une académie de psychanalystes*. Paris : Grasset.
- Qumaq, Taamusi. 2010. *Je veux que les Inuit soient libres de nouveau*. Québec : Presses de l'Université du Québec.
- Ravenscroft, Ian. 2017. « Engaging the World: Writing, Imagination, and Enactivism. » *Philosophy and Literature* 41, no. 1 : 45-64.
- Rolla, Giovanni et Felipe Novaes. 2020. « Ecological-Enactive Scientific Cognition: Modeling and Material Engagement. » *Phenomenology and the Cognitive Sciences* 1 : 1-19.
- Rose, Gillian. 1984. *Dialectic of Nihilism. Post-Structuralism and Law*. Oxford : Blackwell.
- Silva, Gabriel Valladão. 2022. « Fake or Just Stupid? – Post-Truth Politics, Nihilism and the Politics of Difference in Light of Deleuze's Nietzsche and Philosophy. » In *Nietzsche and the Politics of Difference*, édité par Andrea Rehberg et Ashley Woodward, 183-202. Berlin et Boston : De Gruyter. <https://doi.org/10.1515/9783110688436-011>.
- Simchon, Almog, William J. Brady et Jay. J. Van Bavel. 2022. « Troll and Divide: the Language of Online Polarization. » *PNAS Nexus* 10, no. 1. DOI : 10.1093/pnasnexus/pgac019.
- Tiganus, Amelia. 2021. *La revuelta de las putas. De víctima a activista*. Barcelone : Penguin Random House Grupo Editorial.
- Toynbee, Arnold. 1963. *A Study of History*. Vol. VIII et IX. New York : Oxford University Press.
- Tzvetan, Todorov. 2014. *La littérature en péril*. Paris : Flammarion.
- Wiegman, Robyn. 2020. « Introduction: Autotheory Theory. » *Arizona Quarterly: A Journal of American Literature, Culture, and Theory* 76, no. 1 : 1-14.
- Wilson, Andrew et Sabrina Golonka. 2013. « Embodied Cognition is Not What You Think It Is. » *Frontiers in Psychology* 4. <https://doi.org/10.3389/fpsyg.2013.00058>.
- Wolf, Nelly. 2006. *Le roman de la démocratie*. Vincennes : P.U.V.
- Woodward, Ashley. 2002. « Nihilism and the Postmodern in Vattimo's Nietzsche. » *Minerva – An Internet Journal of Philosophy* 6 : 51-67.